N° 78 — 7° ANNEE Prix : 30 Centimes JUIN 1912

LA VIE FUTURE

Abonnements : France. Algérie, Tunisie 5 fr. — Etranger 6 fr.

Rédaction et Administration : **Rue Médée, 11 — ALGER**

La Bienfaisance effective est l'âme de la vraie Philanthropie

La charité dans le sens d'aumône personnelle, a le grave inconvénient de subordonner le pauvre au riche et de donner à l'indigence un caractère dégradant et inconciliable avec la dignité humaine

L'aumône individuelle donnant lieu à de nombreux abus, ne peut donc être l'idéal rêvé par les véritables philanthropes. Il faut donc chercher un système plus pratique d'assistance publique, qui soit de nature à atténuer la misère sans l'humilier.

Le principe d'égalité qui fait la base des aspirations sociales, est opposé à l'avilissement de ceux qui sont privés des faveurs de la fortune et que le dénuement oblige de faire appel à la bienfaisance. La société ne peut donc se justifier à l'égard de ceux qui sont dignes d'être secourus, qu'elle laisse sans assistance à certains moments pénibles de la vie. Cet abandon des malheureux, privés des moyens d'existence, constitue un acte inhumain, réprouvé par la raison et la saine morale.

L'homme a droit à l'existence comme il a droit à respirer l'air qui l'enveloppe, et à recevoir les rayons du soleil qui l'animent et le réchauffent ; mais il y a aussi pour chacun le devoir de travailler lorsqu'on est valide ; car l'assistance et la bienfaisance ne sont pas faites pour entretenir la paresse.

Les hommes animés d'un véritable esprit de bienfaisance doivent s'efforcer de contribuer à l'amélioration sociale et d'aider, dans la mesure de leurs forces et de leurs moyens, leurs frères malheureux ; c'est la loi de la solidarité humaine.

Mais si tous les beaux projets et les idées philanthropiques étaient mis en pratique, la pauvreté serait réduite à de bien faibles proportions.

Les hommes véritablement bienfaisants dont le dévouement est à la hauteur des principes de la morale, doivent être les initiateurs de la bienfaisance ; ils doivent lutter avec ardeur pour le soulagement de leurs semblables malheureux et ouvrir leur cœur à l'amour de ceux qui sont privés des moyens indispensables à la vie.

Il est essentiel que les tendances de la société moderne s'affirment de plus en plus en faveur des malheureux. Il est donc temps que les personnes généreuses s'unissent dans un élan d'amour de leurs semblables, et que toutes les forces vives de la nation s'agitent en faveur des déshérités de la fortune.

La charité chrétienne, tant préconisée par les cléricaux, subordonnant le pauvre au riche et impliquant une soumission humiliante à ceux qu'ils secourent, ne peut être acceptée comme moyen d'assistance publique.

La solidarité fraternelle, qui grandit le bienfait et ennoblit la forme, doit être la règle de l'assistance publique et des actes de bienfaisance isolés.

En principe, le plaisir qu'éprouve le bienfaiteur consciencieux et délicat du bonheur qu'il procure à ses semblables, doit être pour lui la plus grande récompense et le meilleur stimulant de la bienfaisance.

Le temple de ces sublimes tendances et de ces principes essentiellement moraux de bienfaisance doit s'édifier dans une atmosphère de paix et de bonheur. Sur son frontispice doivent être écrits les mots : foi, amour, vérité, justice, progrès et solidarité fraternelle.

Ces principes, mis en pratique, amélioreraient la situation sociale des malheureux et cicatriseraient une plaie profonde qui trouble la société dans son union fraternelle.

Les personnes égoïstes qui ne sont pas animées de sentiments d'amour de leurs semblables et de bienfaisance, rampant dans une vie sans mérite et sans grandeur morale, ne peuvent goûter réellement le bonheur de la vie, qui repose sur la satisfaction du

bienfait rendu et du devoir accompli. Pour eux, la vie terrestre se passe sans véritables consolations et sans apercevoir les douces perspectives d'un horizon sans bornes et plein de charmes, ni les beautés éternelles du monde infini. Alors leur âme, qui devrait être une émanation divine, une source de lumière et de vie morale, n'aspire pas à s'améliorer. Elle cesse de croire et d'espérer; elle entre dans cette catégorie de l'humanité terrestre composée d'hommes qui ne voient que la terre et dont toutes les aspirations ne dépassent pas les plaisirs et les richesses de ce monde. Ces personnes sont véritablement sans croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme; elles vivent, en général, dans le doute et quelquefois dans la négation. Elles ne s'aperçoivent pas que cette indifférence et cet oubli de leur destinée laissent leur âme incertaine, sans consolations et sans espérances en la vie future. C'est la peine sans salaire et l'avenir sans espoir.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.



Les Erreurs Scientifiques de la Bible

II

> A un homme qu'aveugle la passion théologique ou métaphysique il est aussi facile de reconnaître la Vérité qu'il l'est à un homme muni de lunettes bleues de constater l'existence du blanc.
>
> Eimle FERRIÈRE.

Le Concile de Trente, par le décret du 8 avril 1546, a fixé définitivement les livres canoniques tels qu'on les trouve dans la Bible catholique.

Dans l'acception chrétienne, l'écrit *apocryphe* est celui qui n'est pas regardé comme *inspiré.* Il peut être malgré cela être parfaitement authentique.

Le premier catalogue des livres déclarés apocryphes a été dressé par le pape Gélase, en 494.

L'influence que les apocryphes ont exercée sur les croyances et les pratiques de l'Eglise est extraordinaire, car du Ve au XVIe Siècle ils ont régné dans les couches populaires. Dans les églises, au milieu des cérémonies du culte, ou on lisait des fragments au peuple assemblé. Aussi la trace que les apocryphes ont laissée dans le Christianisme est ineffaçable

Nous regrettons que l'ouvrage auquel nous avons emprunté ces documents n'ait pas fait connaître quelques apocryphes.

Nous allons combler cette lacune très succinctement d'ailleurs.

Nous ne nous occuperons que du nouveu Testament.

Il y eut des Evangiles primitifs dont se servirent les rédacteurs des Evangiles secondaires. Ceux-ci furent très nombreux.

Il en est dont nous ne possédons que le titre ; ils sont mentionnés dans le décret du pape Gélase Ier, par Origène, par Epiphanes, par Saint-Jérôme, par Irénée.

Il en est d'autres dont nous ne possédons des fragments et ils sont nombreux.

Il existe enfin des Evangiles et d'autres documents relatifs à Jésus et à sa famille que nous possédons au complet ; ils sont également nombreux.

Citons-en quelques-uns :

La Lettre d'Abgar Oukâma, roi d'Edesse, ville de Mésopotamie adressée à Jésus, par laquelle il le prie de venir le guérir d'une maladie. La réponse de Jésus à Abgar par laquelle il lui dit qu'il lui enverra un de ses disciples pour le guérir. Eusèbe déclare avoir trouvé ces deux lettres dans les archives d'Edesse.

Nous avons eu le bonheur de trouver les textes de ces deux lettres dans l'ouvrage de Feuillet de Conches, intitulé : « *Causeries d'un curieux* ». Comme cela arrive assez souvent, c'est en faisant des recherches sur un autre sujet que nous les avons trouvées. C'est un vrai plaisir pour nous d'en donner les textes à nos lecteurs.

Voici la lettre d'Abgar :

Abgar, roi d'Edesse, à Jésus Sauveur, qui a fait éclater sa puissance à Jérusalem SALUT.

« J'ai appris ce que l'on raconte de toi et des guérisons que tu as accomplies, dit-on, sans le secours d'aucun remède. Le bruit court, en effet, que tu fais voir les aveugles, que tu fais marcher les boiteux, que tu purifies les lépreux, que tu chasses les esprits malfaisants et les démons, que tu guéris les incurables et que tu ressuscites les morts. En entendant le récit de ces merveilles, j'ai réfléchi : de deux choses l'une : Ou tu es le vrai Dieu descendu du ciel, ou tu es le fils de Dieu. C'est pourquoi je t'ai écrit pour te prier de venir vers moi et de me délivrer de la souffrance que j'endure, car j'ai appris que les Juifs murmurent contre toi et veulent te faire du mal. Pour moi, je règne dans une ville très petite mais pieuse et qui nous peut suffire à tous deux. »

Eusèbe donne la traduction grecque de la réponse du Christ d'après l'original syriaque qui le conservait, dit-il, dans les archives d'Edesse. En voici le contenu :

« Estime-toi heureux, Abgar, d'avoir foi en moi, sans m'avoir vu, car il a été écrit à mon sujet que ceux qui me verront n'auront pas foi, afin que ceux qui ne me verront pas aient foi et vivent. Quant à ce que tu m'as écrit d'aller vers toi, il est nécessaire que j'accomplisse ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé et que, lorsque je les aurai accomplies, je retourne près de celui qui m'a envoyé. Après que je serai retourné près de lui, je t'enverrai quelqu'un de mes disciples afin qu'il guérisse tes souffrances et donne la vie à toi et aux tiens. »

En effet, après la résurrection du Christ, Saint-Thomas aurait envoyé à Edesse Saint-Thaddée qui aurait guéri Abgar et converti le pays au Christianisme.

L'historien arménien Moyse de Khorène qui donne aussi le texte de la lettre d'Abgar et de celle du Christ, mais un peu différemment dit que le Christ aurait envoyé à Abgar sa propre image et que ce prince, après avoir été captivé par l'apôtre Thaddée, aurait écrit à Tibère pour lui faire connaître la vie miraculeuse et la mort de Jésus.

Saint-Jean Damascène rapporte le même fait, avec quelques modifications.

Procope parle de cette lettre, au temps de Justinien dans son *Histoire de la guerre de Perse.*

En 940, l'empereur romain Lécapène acquit à Edesse cette lettre qui alors était en grec et qui passait pour l'original. Elle fut respectueusement enfermée dans une châsse de grande richesse. Mais la révolution qui, en 1185, porta Isaac L'Ange sur le trône à la place d'Andronic Comnène se saisit de la relique à cause de l'or et des pierreries de la châsse. Le peuple de Constantinople ravagea le palais impérial et la lettre disparut.

Il y en a des copies dans diverses bibliothèques, entre autres celle de l'Escurial.

Notre Bibliothèque nationale en possède également une copie.

Nous nous sommes étendu un peu longuement sur cette lettre ; on conçoit quelle valeur aurait un autographe de Jésus.

(A suivre). ISIDORE LEBLOND.



LES SPIRITES INTRANSIGEANTS

Je ne connais pas de sentiment plus détestable que celui de l'intolérance ?

Que dis-je ? ce seul mot n'évoque-t-il point une quantité de souvenirs sanglants ? En religion, comme en politique, c'est au nom de l'intolérance que tant d'excès ont eu lieu, que tant de crimes ont été commis, c'est à cause de cette même intolérance, enfin, que les pages de notre histoire sont parfois souillées de ces tâches que nous autres, fils du siècle de la pensée libre, nous voudrions si bien pouvoir effacer.

Or, s'il est utile, surtout, d'éviter l'intolérance, c'est en matière de spiritisme. Loin de là, nous devons rechercher avec soin la conciliation, éviter toute discussion capable de froisser tant de

susceptibilités, et professer le plus grand respect pour les frères qui ne partagent point nos idées. Je sais bien que « *de la discussion naît la lumière* »; aussi qu'on ne se méprenne point sur le sens de ma pensée, et d'ailleurs, un spirite sincère ne se dérobera jamais à une explication loyale et sérieuse. Il est une question entre autres, appelée à susciter bien des controverses; c'est celle de la *réincarnation*. Or, est-il admissible qu'on vienne dire à un adversaire de cette réincarnation: « vous n'êtes point spirite » ? Non, n'est-ce pas? car un congrès parisien, a établi qu'il suffit, pour être spirite, d'adhérer aux deux questions suivantes:

1° *La persistance du moi conscient après la mort, autrement dit: l'immortalité de l'âme*;

2° *Les rapports entre les vivants et les morts.*

Comme beaucoup de nos frères, je désirerais que l'alliance se fît entre spirites et spiritualistes. La doctrine, y eût gagné davantage. Mais, puisqu'il n'en est pas encore de la sorte, du moins montrons nous indulgents pour les hommes de bonne foi qui semblent partager la plupart de nos idées sans, cependant les accepter entièrement. *L'intolérance, voilà l'ennemi.* Sachons donc l'éviter et prenons plutôt pour devise: « *Paix aux hommes de bonne volonté.* »

H. Verdier.

Matérialisme et Spiritualisme

L'épouvantable catastrophe du *Titanic* n'est pas si loin de nous pour qu'elle doive déjà être oubliée. Et pourtant, le monde est ainsi fait, qu'un incident, même inutile, mais à condition qu'il soit d'actualité, captive aussitôt l'attention de la foule qui auparavant était toute acquise et exclusivement à la narration d'un grave événement dramatique.

Pour en revenir au naufrage du *Titanic*, disons que le penseur,

l'observateur ont pu y puiser de nombreux faits qui appellent la méditation.

Des actes de courage, de bravoure, ont été accomplis au cours de ce sinistre où tant de malheureux ont trouvé la mort. C'est devant l'imminence du moment fatal qu'on peut le mieux juger les hommes car. à cet instant redoutable, les attitudes conventionnelles et hypocrites ne sont plus de mise et les caractères se présentent à nu.

William Stead, le grand écrivain spiritualiste est mort d'une manière sublime; sa fin fut digne de toute sa vie. Par contre M. Ismay, le directeur de la Compagnie de navigation à laquelle appartenait le navire englouti s'est sauvé, mais dans des conditions telles que la presse du monde entier a été unanime à montrer l'odieux de sa conduite. Nous avons pu ainsi juger la valeur de deux formes d'éducation. Spiritualiste. Stead, comme beaucoup d'autres, a appliqué les formules de fraternité, de dévouement, d'altruisme. M. Ismay s'est conduit en parfait et vil matérialiste. Chez lui, la frousse, la lâcheté, l'égoïsme se sont manifestés. On a dû l'écarter de force des canots où l'on embarquait les femmes et les enfants. Il s'est sauvé alors que des faibles étaient encore à embarquer. Arrivé à bord du navire venu sur les lieux de la catastrophe, il s'est fait donner la meilleure cabine, exigeait les soins des médecins, sans souci des femmes ou des enfants blessés ou mourants. Avant le naufrage, il passait tous ses instants devant des tables abondamment garnies et c'est à ses ordres que l'on doit d'avoir vu le *Titanic* rester dans la région des Icebergs au lieu de prendre une route plus méridionale, plus longue mais qui aurait retardé l'instant où cet épicurien aurait connu les plaisirs qu'il attendait sur la terre ferme. Des matérialistes de ce genre sont aussi odieux que les Garnier, Bonnot et autres qui vont jusqu'au crime pour donner satisfaction à leurs aspirations sensuelles.

Comme on le voit, la monstruosité de l'éducation matérialiste s'est révélée dans tout son éclat dans la conduite du capitaliste jouisseur qui n'a pas su mourir en beauté ainsi que l'a fait William Stead. Le matérialisme s'affirme dans les couards, les égoïstes, les

lâches ; la morale supérieure et idéaliste crée les braves, les altruistes, les dévouements et les héroïsmes.

Quoique les idées semblent évoluer actuellement vers le spiritualisme, chez trop d'hommes n'a pas encore été tuée la bête. Les formes éducatrices ont créé une atmosphère de fausse sensiblerie de pseudo philanthropie, d'humanitarisme à rebours qui a donné essor à un fâcheux état général. Les fous, les détraqués, les tarés intellectuels se sont intoxiqués de lectures et de principes amoraux leurs instincts se sont exacerbés ; l'inassouvissement a amené l'aigreur et la haine et les criminels se sont multipliés.

Les sociétés et l'humanité en général ont le plus grand besoin qu'il soit porté remède à cette situation, sinon c'est le triomphe de l'anarchie, et des théories déprimantes. Trop longtemps on a toléré que l'éducation soit faussée. Les jésuites plus encore que les autres ministres des religions diverses ont été les pires éducateurs. Ils ont bien enseigné un semblant de morale, mais celle-ci n'a pas tenu devant le libre examen et trop de malheureux qui se détachaient d'eux ont fait, faute d'autre idéal, culbute dans les sophismes matérialistes et ont roulé dans l'erreur et dans le crime.

Il faut que les collectivités se défendent. Quand un membre est gangréné, l'intervention du chirurgien est nécessaire. Au point de vue social, il est de toute urgence de supprimer les éléments inharmoniques et dangereux. Le devoir d'un gouvernement conscient de sa responsabilité consisterait à faire une guerre acharnée et sans pitié à tous les malfaiteurs, anarchistes ou autres, en utilisant l'arsenal suffisant des lois existantes. Des exemples impitoyables inspireraient une crainte salutaire à ceux qui glissent vers le crime. En même temps, la défense sociale pourrait se fortifier par l'éducation spiritualiste qui serait inculquée dans les écoles.

Oh, de grâce, pendant qu'il est temps encore, que tous les honnêtes gens se liguent et comprennent que l'humanité continuera à aller à la dérive si le spiritualisme ne tue pas le matérialisme dont nous déplorons les effets.

Charles PROTH.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une histoire d'obsession dont la victime, D..., est bien connue du monde spirite d'Alger. Cette obsession, qui a eu pour D... les plus tristes et les plus fâcheuses conséquences, montrera, aux lecteurs, combien sont à plaindre ceux qui font naitre, volontairement ou non, dans des âmes basses et viles. ces méprisables sentiments qu'on nomme la *haine* et la *vengeance*. En réfléchissant, on s'expliquera bien des malheurs qui souvent frappent des êtres dont la bonté et l'honnêteté font notre admiration. N'oublions pas que la vie se continue au-delà du tombeau et que nous partons, dans l'au-dela, avec nous, nos vices, nos passions, nos *ressentiments* et nos... vertus.

C'est notre ami et collaborteur, Alexis Piron, qui nons a donné, pour *La Vie Future*, cette intéressante mais lamentable histoire.

Histoire d'une Obsession

Nous sommes en l'an de grâce 16..., le jeune roi Louis XIII, entouré de ses favoris, se prépare à partir en chasse. Les équipages sont au complet, l'animation est grande dans la cour d'honneur du Louvre. Parmi les gentilhommes qui sont empressés autour du souverain, le marquis de Choiseul se fait remarquer par son entrain, et ses réparties, toujours spirituelles. ont l'heur de faire sourire le roi. Enfin le signal est donné, et, sur un signe du grand veneur, la brillante cavalcade s'ébranle.

Au moment où le dernier cavalier franchissait la porte monumentale, un homme, jeune encore, arrivait tout essoufflé et parut désappointé d'être arrivé trop tard. S'adressant au lansquenet qui gardait la porte, il lui demanda si le marquis de Choiseul était présent au départ. Sur la réponse affirmative du soldat, il eut un haussement d'épaule de contrariété et fit mine de rebrousser chemin.

Ce faisant, il fut obligé de se garer pour laisser passer une troupe de mousquetaires gris qui venaient, sans doute, prendre leur service au Louvre. L'officier qui les commandait faisant caracoler son cheval, vint effleurer le jeune homme avec le poitrail de sa

monture et allait continuer son chemin sans plus s'occuper de lui, quand ce dernier l'interpela, lui reprochant son manque de courtoisie à son égard.

L'officier, étonné d'une pareille audace chez un vulgaire piéton de modeste apparence, le dévisagea insolemment et ne put retenir un cri de surprise en le reconnaissant.

Donnant rapidement quelques ordres à son sulbalterne, il laissa ses compagnons et vint droit à l'inconnu.

Alors, ironiquement, prenant son large feutre, il salua d'un large geste et d'une voix railleuse :

« Je présente toutes mes excuses à Maître Barley, et je regrette « sincèrement que l'absence de la plus modeste particule ne pré- « cède son nom, pour lui offrir la réparation à laquelle il a droit.

« Monsieur de Bracyl, répliqua dignement l'interpelé, si mon nom ne possède pas de particule, il est honorable et je ne vous reconnais pas le droit de m'en faire un grief et de vous en servir de prétexte pour vos insolences. »

A cette réplique énergique, un flot de sang empourpra la face du mousquetaire ; il se serait sans doute livré sur l'audacieux à quelque violence ou l'eut insulté de nouveau plus cruellement si, à cet instant précis, la trompette du portier n'avait sonné pour la fermeture de la porte du Louvre. Il donna de l'éperon à sa monture non sans avoir jeté à son ennemi :

« Tout beau, maître Barley, nous nous retrouverons et, malgré l'amitié que vous porte votre maître, je vous promets qu'il vous en cuira pour votre réponse ridicule. »

Le jeune inconnu, sans paraître le moins du monde troublé par cette menace, eut un hochement de tête ironique et continua son chemin.

Parvenu dans la rue de la « Pierre qui Branle » il fut obligé de se ranger le long des maisons pour laisser passer une riche litière précédée et suivie par des hommes d'armes. Arrivée à sa hauteur, la personne qui l'occupait écarta les rideaux la fermant et ordonna aux porteurs de s'arrêter. Maître Barley intrigué jeta un regard

par l'entrebâillement des rideaux et ne put retenir un cri de surprise en reconnaissant l'occupant de la litière.

Sur le signe d'une jolie main féminine, il s'empressa, le feutre à la main, courbé dans un salut respectueux, et se trouva en présence de la vicomtesse de Choiseul.

« Maitre Barley, dit cette dernière, j'allais au Louvre pour tâcher de voir mon père avant son départ pour la chasse, mais, vous rencontrant, j'ai supposé que vous en veniez vous-même et que vous pourriez me dire si je n'arrive point trop tard. »

« Madame, il est inutile que vous poursuiviez votre route, je viens moi-même du Louvre où je suis arrivé trop tard pour parler à M. le Duc, la chasse venait de partir. »

La jeune fille eut un geste de contrariété, parut réfléchir un instant, puis, tout à coup, paraissant prendre une brusque décision :

« Maitre Barley, répondit-elle, veuillez dire à mes porteurs de « retourner à l'hôtel et, si vos instants ne sont pas tous pris, « j'aurai le plaisir à vous entretenir le long du chemin. »

Le jeune homme s'inclina et ayant transmis aux porteurs l'ordre qu'il avait reçu, se mit à marcher près de la portière de la chaise.

Paul Barley, quoique issu d'une famille de modestes marchands, avait montré de bonne heure un caractère réfléchi et une intelligence supérieure. Doué également d'un esprit subtil, il devinait, plutôt qu'il n'apprenait, le ton et les manières qui étaient à l'époque l'apanage des nobles.

Comme il était d'usage alors dans la bourgeoisie et chez les marchands aisés, de prendre les parrains des enfants parmi la classe privilégiée, le père de Barley avait prié le Duc de Choiseul de qui il était fournisseur, de bien vouloir tenir son fils sur les fonts baptismaux.

C'est ainsi que le jeune Paul fut amené à fréquenter l'hôtel de son parrain et à prendre rapidement l'allure d'un milieu qui n'était pas le sien.

Le Duc de Choiseul, profond observateur, n'avait pas tardé à découvrir les capacités qui étaient encore à l'état latent en son

filleul ; il pria son père de le lui confier, lui fit donner une instruction solide, chose assez rare à cette époque et qui rendait ce fils d'humbles marchands bien supérieur à pas mal de gentilshommes Ensuite il l'attacha à sa personne et, plus d'une fois, l'esprit rationnel du roturier rendit de réels services au grand seigneur.

(*A suivre*). ALEXIS PIRON.
(1689-1773).

LEÇON DE CHOSES

LES FOURMIS (*Suite*)

Jusqu'ici j'ai montré les fourmilières dans la vie, d'apparence paisible, d'une tribu. Les fourmis obéissant à des lois fixes écrites dans l'âme de chaque individu et dans l'âme collective de la communauté. Chacun y paraît accomplir son devoir d'une façon rigoureuse et l'accord règne chez tous comme si chacun trouvait son bonheur dans la satisfaction du devoir accompli pour le bonheur de tous.

Mais cet accord que nous croyons régner ainsi dans le sein d'une seule tribu est loin de se manifester de tribu à tribu. Ce peuple de fourmis qui semble donner aux hommes une leçon de vie sociale intelligemment organisée, n'est pacifique que dans les limites de sa vie intérieure, telle du moins qu'il nous est permis de la connaître. Ils ignorent sans doute la lutte du travail contre le capital ; mais ils connaissent parfaitement la guerre de peuple à peuple, de tribu à tribu. Nous ignorons, il est vrai, s'il existe dans l'intérieur de leurs villes souterraines des prisons pour enfermer les paresseux (car parmi ce peuple de travailleurs, la paresse doit être le délit suprême) ; mais ce que nous connaissons bien, c'est la lutte féroce que peuvent se livrer entr'elles deux tribus de fourmis, on les voit lutter corps à corps. Les formidables

pinces du vainqueur coupent en deux le corps de l'adversaire et après la bataille le champ est couvert de morts, tels les guerriers antiques passaient au fil de l'épée toute une armée ennemie en déroute et emmenaient en esclavage toutes les femmes et les enfants du peuple vaincu et détruit.

C'est pour un motif pareil sans doute, que les fourmis se font la guerre, car pour se livrer de pareils combats il faut un motif.

Les peuples antiques (je parle des humains) avaient deux motifs principaux de faire la guerre. Je mets de côté le désir de vengeance pour une injure faite ; ce motif n'étant le plus souvent qu'un prétexte. Ils convoitaient le territoire d'un peuple voisin lorsqu'ils se trouvaient à l'étroit sur leur propre territoire ; ou bien ils faisaient la guerre pour se procurer des esclaves. Dans le premier cas ils passaient tout *au fil de l'épée* suivant le terme consacré, afin d'occuper un territoire débarrassé de ses habitants. Dans le second cas ils ne tuaient que la partie indomptable de la race ennemie et s'emparaient des femmes et de la partie faible du peuple vaincue devenue l'esclave du vainqueur.

Chez le peuple fourmi ce dernier cas me paraît le seul admissible. Quel intérêt peut avoir une fourmilière de s'emparer d'une autre fourmilière ? Nous sommes évidemment obligés de dire peut être ; car dans la vie si courte de ce petit peuple il peut se passer des évènements courts mais très importants. Tout est relatif. Mais ce qui est certain c'est que les fourmis font la guerre pour se procurer des esclaves. J'ai assisté au déménagement de toute une fourmilière. Chaque fourmi du peuple vainqueur portait entre ses serres une fourmi vaincue et parfaitement vivante. C'était le butin de la guerre. On sait qu'il y a dans chaque fourmilière une caste guerrière comme il y a une caste de travailleuses, celle-ci est évidemment sous la dépendance de celle là.

Les travailleuses, comme chez nous dans les temps antiques, sont les esclaves. Il y a un troisième caste, celle des mâles. C'est la noblesse celle là ; mais sa vie est éphémère. Elle a des ailes pour planer dans les hautes sphères mais aussi pour s'éloigner des lieux qui les ont vu naître. Aussitôt que leur œuvre de reproduc-

tion est accomplie, la population ouvrière pousse nos hidalgos vers la lumière ; les font monter sur les hautes herbes ou sur des branches, et les obligent là à prendre leur vol. Cet élan vers l'espace infini c'est l'acte suprême de ceux qui vont mourir. La communauté ne nourrit pas les oisifs ; c'est-à-dire ceux dont la mission est accomplie ; ceux qui n'ont plus rien à faire.

Comme on voit bien ici les intelligentes prévisions de la Nature. Elle a donné des ailes à ceux qui doivent mourir prématurément, parce que leur mort dans la fourmilière aurait empuanté tous les habitants et causé à tous une épidémie mortelle.

On a vu avec quel soin les fourmis éloignent de leurs habitations les cadavres des larves mortes et les cachent sous les pierres ; mais comment pourraient elles se débarrasser ainsi des innombrables cadavres des mâles. D'ailleurs il faudrait les tuer, tandis que leur mort devient inévitable et naturelle par leur fuite. Sortant pour la première fois de leur réduit souterrain ils sont éblouis par la lumière du jour. C'est le matin au soleil levant qu'on les voit voleter de toutes parts sans aucune direction jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés, mourant et décimés par les petits oiseaux.

On distingue aussi facilement dans une fourmilière les trois castes d'une même tribu. La caste guerrière avec sa tête et ses pinces formidables. La caste des mâles avec leurs grandes ailes qui les pare comme d'un manteau et la caste ouvrière dont la taille plus fine et la tête à tenailles, moins grosses les distingue de la race militante. Il y a une quatrième caste, celle des femelles : celle-ci ne voit pas le jour. Dès qu'elle est fécondée elle est soumise au soins les plus minutieux des ouvrières qui s'efforcent de favoriser l'éclosion de la progéniture, à la conservation de laquelle leur vie est consacrée.

F.-T. Mende.

UN MAGE BLANC

Roman occulte reçu par le Médium écrivain Maxétone

CHAPITRE VII

A la recherche du Mage Blanc

Le vieux Luc vint annoncer à son maître qu'une vieille dame réclamait sa visiteuse.

— C'est Jenny, dit Stella, vous plairait-il de la revoir ?

— Faites monter cette dame, commanda Radiory à son domestique.

Mais Jenny, que la fréquentation des sorciers effrayait au plus haut point, refusa de passer le portail.

— Eh ! quoi, Jenny, dit Edgar Radiory en allant lui-même au devant d'elle, seriez-vous assez ingrate pour avoir oublié le Mage Blanc ?

— Oh ! Monsieur ! s'écria-t-elle ébahie, vous ici ? Mais c'est un vrai miracle !

— Que nous tâcherons d'éclaircir ma bonne dame. En attendant, vous pouvez emmener ma petite Stella qui ne tardera pas à revenir, je l'espère.

Au moment où les deux femmes prenaient congé, Henri Marson rentrait de promenade.

Il salua, s'effaça sur le passage de Stella, et celle-ci, en s'éloignant l'entendit dire à Radiory :

— Mon oncle, je me sens devenir curieux. Dites-moi donc ce que ces deux dames venaient faire chez vous ?

— M'apporter l'espérance, répondit Radiory.

— Diable !... grommela Henri, vous avez plus de chance que moi ! Quel grand chimérique vous faites !

— Henri, ne raille pas ; je crois que je t'ai découvert une vraie voyante.

— Amen ! soupira le jeune homme en montant l'escalier. Savez-vous, mon oncle, que le soir de mon arrivée ici, je m'étais adressé par hasard à ces mêmes personnes pour avoir votre adresse exacte ? Certes ! je ne croyais pas alors frapper à la porte d'un de ces êtres rares dénommés voyantes. Je dirai même que j'ai été assez froidement accueilli par la demoiselle en jaquette de loutre.

Mais j'y songe : est-ce la vieille ou la jeune qui doit lever pour nous les voiles de tous les mystères ?

— C'est la plus jeune, Henri.

— Je m'en doutais un peu ! Elle a des yeux d'une couleur et d'un éclat étranges, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, et tout dans son extérieur annonce une femme peu commune.

Mais il me tarde beaucoup de la voir à l'œuvre !

— Je t'amènerai bien à partager mes idées à ce sujet ! conclut Radiory d'un accent si convaincu, que son sceptique neveu n'osa risquer aucune réponse.

CHAPITRE VIII

Tu ne douteras plus sceptique Henri

Dans le petit salon orange, Edgar et son neveu discutaient avec animation en attendant la venue de Stella.

— Que voulez-vous ! disait Henry, j'ai peine à croire, malgré tout ce que vous me dites de votre « voyante » qu'une personne puisse ainsi se dédoubler sous l'influence de passes magnétiques. Pourquoi Jenny et moi n'avons-nous pu, étant endormis de la sorte, vous donner de ces résultats merveilleux ?

— C'est que les résultats diffèrent selon la nature de chaque « sujet, » Henri. Ah ! ce serait trop beau et trop commode pour le magnétiseur si tous les gens qu'il réussit à endormir pouvaient lui révéler les vérités les plus cachées !

Pour ma part, je n'ai rencontré jusqu'à ce jour que trois personnes douées de cette extraordinaire double vue : Angéline, un jeune homme malheureusement mort à 19 ans, et Stella. Quand j'ai endormi Jenny devant toi, elle n'a pu qu'obéir à des ordres très ordinaires que lui dictait ma volonté, tels que : se lever, se rasseoir, chanter, lire, nous embrasser ou nous repousser. J'aurais pu lui faire exécuter à son insu les actes les plus baroques. Lorsque je lui ai suggéré de voir Angéline, elle l'a bien vue, en effet ; mais seulement telle qu'elle l'avait connue dans le passé, avant sa mort, se promenant dans notre jardin de Jersey, en tenant, par la main, Stella enfant.

J'ai réussi à t'endormir ensuite, sceptique Henri, après un temps fort long, je te l'accorde. Mais comme tu es loin d'avoir la docilité tranquille d'une Jenny, tu as refusé d'obéir à tous mes ordres et de parler de quoi que ce fût. Ta volonté se montrait en révolte ouverte avec la mienne et elle a été la plus forte.

Quand à Stella, dès qu'elle a été endormie, elle m'a narré des visions qu'elle avait de l'Au-delà et m'a fait la révélation de faits connus de moi seul dans le présent.

Là, ma volonté n'avait pas a intervenir pour suggestionner au sujet de tel acte ou telle hallucination ; j'aurais gâté une aussi belle séance! Je me suis donc borné à suivre Stella dans ses récits, à l'aider par mes questions, à calmer ses frayeurs ou ses exaltations.

Enfin, Henri, un fait étrange, c'est qu'elle m'a joué, dans cet état inconscient, un morceau de piano qu'elle disait être un air Russe, une mélodie en sol mineur, douce, mélancolique, qu'elle ne connaissait pas — ni moi non plus, du reste!

— Je ne suis pas encore convaincu, répondit Henri. Car mademoiselle Harvers est une excellente musicienne qui a pu avoir à ce moment là une inspiration, ou plutôt, une réminiscence. Ah! si elle ne connaissait ni ses notes, ni son clavier, le fait m'aurait ébloui!

— Ton scepticisme t'égare, Henri. Si Stella n'avait eu aucune notion musicale, elle n'aurait pu matériellement reproduire, avec des doigts raides et inexpérimentés, une mélodie dont les variations demandaient beaucoup d'agilité.

— Et la question des tables tournantes, ne vous laisse-t-elle aucun doute, cher oncle? demanda le jeune homme en éclatant de rire.

— Trop de charlatans ont manipulé des guéridons, répondit Radiory, pour que les personnes sensées puissent admettre sans discussion qu'il n'entre aucune supercherie dans ces expériences là.

Mais des gens scrupuleux — dont j'étais, cher neveu — ont fait tourner, sauter, danser, se soulever entièrement des tables, même pesantes, et ont parfaitement entendu des coups frappés dans le bois. Dès que le « médium » se retirait, ces phénomènes cessaient; mais il pouvait toutefois obtenir, à distance, que la table exécutat sur son ordre secret des mouvements variés, à la condition que les extrémités de nos doigts touchassent le bois ou en fussent très rapprochées. Ce qui m'a conduit à supposer que tout le fluide magnétique des assistants était canalisé par le médium et permettait à celui-ci de transmettre de près ou de loin au guéridon un fluide résultant de tous nos fluides accumulés et dont la force était assez grande pour faire sauter ou se soulever la table d'expérience.

(A Suivre). MAXÉTONE.

AVIS AUX LECTEURS

PHARASIUS, philosophe Allan-Kardéciste, reçoit le mercredi de 4 à 7 heures et le dimanche de 10 à midi, 14 et 16, Boulevard Barbès, Paris, toute personne s'intéressant à la « Philosophie des Esprits. »

BIBLIOGRAPHIE

VIENT DE PARAITRE :

Régime de l'Intellectuel. — De son alimentation, de la désintoxication de son organisme, du jeûne, par Ernest BOSC, 1 broch. in-12 : 1 fr. 25, H. Daragon, Editeur, 96-98, rue Blanche, Paris.

Voici un opuscule curieux et qui sera très utile aux intellectuels, si nombreux à notre époque.

Cette étude a été faite, nous ne dirons pas *in animâ vili*, puisque son éminent auteur l'a étudiée sur lui-même ; elle est des plus remarquables ; bien écrite, agréable à lire et instructive, comme tout ce qui sort de la plume de l'écrivain si fécond qu'est M. Ernest Bosc, l'érudit occultiste. Le lecteur trouvera dans *le régime de l'Intellectuel*, tout ce qu'il doit savoir pour vivre et travailler avec le moins de fatigue possible et obtenir les plus féconds résultats. Il y verra surtout le moyen d'économiser le Capital-Vie, de désintoxiquer son organisme, car l'intoxication, voilà le grand mal, le grand ennemi de l'homme, principalement du travailleur intellectuel.

∴

" L'Ether vivant " et le Réalisme supra-nerveux, par P. Richard, 1 vol. in-18 (H. Daragon, Ed.). 3 fr. 50.

Ce livre est une synthèse hardie de philosophie scientifique. Il résume l'ensemble des résultats les plus récents de nos méthodes expérimentales.

Son auteur a voulu, à la fois, élargir les cadres de la pensée moderne, et soumettre à la rigueur de sa discipline les données hasardeuses et souvent contradictoires des doctrines mystiques, si en faveur à notre époque.

Ce livre vient donc à son heure : il répond aux besoins de plus en plus pressants de l'esprit humain qui, dans le désarroi de la crise actuelle, cherche et réclame un autre appui que celui du dogme écroulé, une autre lumière que celle de la froide érudition documentaire.

L'Ether vivant, fruit d'une pensée mûrie par de longues années de consécration à la seule recherche du vrai, est écrit non pour le grand nombre des satisfaits intellectuels, mais pour le nombre plus grand encore de ceux dont l'esprit anxieux attend, espère et fait effort.

∴

Les Sociétés Anciennes, Modernes et Futures. — Prix 0 fr. 15 ; franco 0 fr. 20. Editeur P. Leymarie, 42, Rue Saint-Jacques, Paris.

L'auteur se nomme l'Esprit humanitaire. Cette brochure est à n'en pas douter une œuvre médianimique excellente.

L'auteur étudie en premier lieu les sociétés dans l'antiquité la lutte pour la vie et le triomphe de la force brutale.

Puis il aborde l'étude des défauts de notre civilisation moderne, défauts qui proviennent plus des hommes que des choses. Les passions entre autres annihilant notre volonté, sont un fléau pour notre âme.

Quelques conseils moraux précèdent une critique des sociétés fictives proposées par les matérialistes et montrent l'immoralité de la Révolution sociale préconisée par d'aucuns.

Pour terminer l'auteur préconise la Synarchie du marquis Saint-Yves d'Alveydre, comme le meilleur système de gouvernement.

∴

Le Grand Mystère par J. A. Petit. Prix 0 fr. 60. Bibliothèque Baudelot 36, rue du Bac, Paris.

C'est une très intéressante petite brochure nouvellement parue, dont le prix peu élevé la met à la portée de toutes les bourses.

Le Grand Mystère est une étude très captivante dans laquelle l'auteur de la Rénovation Religieuse, du Christianisme, de la Question Sociale au point de vue spiritualiste, nous montre une fois de plus que nombreux sont les sujets qui demandent à être passés au crible du raisonnement.

Cette étude s'étend sur Dieu ; sur la conception qu'en avaient les anciens et sur celle au contraire que nous devons nous-mêmes nous en faire, elle traite aussi de l'évolution de l'être, l'auteur résout très finement et surtout, très scientifiquement le problème du mal.

Cette brochure ne peut que donner un élan vers la croyance pure et saine, en nous montrant que c'est encore par le chemin de la bonté que nous pouvons le mieux acquérir le bonheur.

B. J.

Le Gérant : E. DURAND.

Alger. — *Papeterie-Imprimerie Ouvrière*, 60, Rue Sadi-Carnot